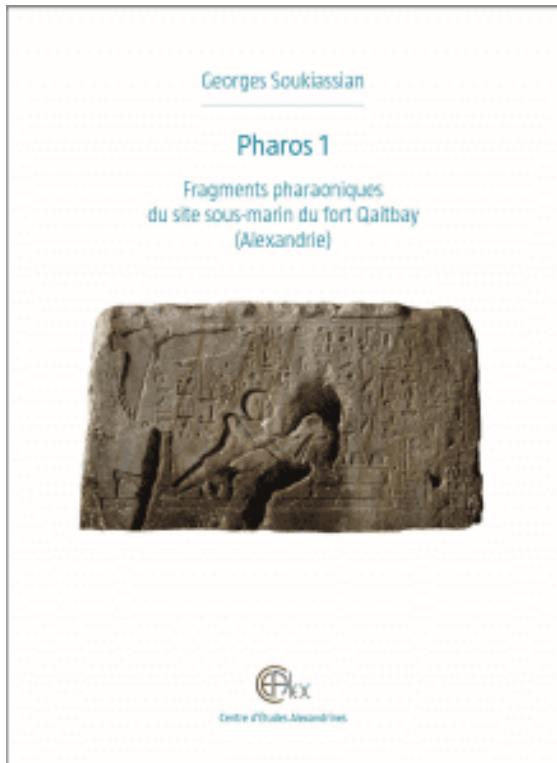


Compilation d'hommages de la séance du vendredi 9 février 2024

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Hommage de M. Michel VALLOGGIA, associé étranger de l'Académie



M. Georges Soukiassian, *Pharos I.*
Fragments pharaoniques du site sous-marin du fort Qaitbay (Alexandrie), Alexandrie, Centre d'Études Alexandrines, vol. 55, 2022.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de Georges Soukiassian : *Pharos I. Fragments pharaoniques du site sous-marin du fort Qaitbay (Alexandrie)*, publié par le Centre d'Études Alexandrines, vol. 55, Alexandrie, 2022, 233 pages avec de nombreuses planches et figures. Ce volume comprend un chapitre de Kathrin Machinek et une étude géologique d'Assem Bahnasy. Les photographies sont d'André Pelle et Philippe Soubias. L'ouvrage est préfacé par Nicolas Grimal.

Ce recueil d'*aegyptiaca* constitue le catalogue critique de monuments inscrits, trouvés immersés sur le site du Phare d'Alexandrie, dont une partie des blocs est

aujourd'hui visible au musée en plein air de Kôm el-Dikka, en Alexandrie. Il s'agit, en l'occurrence, de l'édition de 35 fragments d'obélisques, de sphinx et d'éléments architectoniques sélectionnés parmi 4081 blocs inventoriés *in situ*.

Dispersés sur l'étendue du site pour endiguer le littoral de l'île de Pharos, les fragments étudiés ici ont été regroupés en ensembles, issus d'un même monument. Certains de ces éléments pharaoniques ont peut-être appartenu à des édifices alexandrins ; notamment, les colonnes papyriformes du corpus, utilisées comme supports ou les sphinx éventuellement présents à l'entrée d'un sanctuaire.

Dans sa minutieuse enquête, l'auteur envisage une hypothétique origine des blocs, par exemple, la provenance d'Éléphantine ou alentours pour un fragment de *naos* dédié à Anoukis, vénérée dans la région de la Première Cataracte. Ou encore l'origine memphite des colonnes papyriformes et celle héliopolitaine des obélisques en quartzite de Sethi Ier, des architraves d'Apriès et de quelques sphinx. Les origines de ces fragments sont répertoriées dans trois listes qui terminent l'*Introduction* du volume (p.13-23).

Le premier ensemble du *Catalogue* (p.25-60) concerne une paire d'obélisques qui, initialement, reposait sur un podium, construit devant l'entrée d'un temple. Il est toutefois à relever que ces éléments de quartzite ont été découverts disséminés sur le site, que certains sont demeurés immersés, tandis que d'autres, retirés de la mer, sont actuellement exposés au musée archéologique de Kôm el-Dikka. Chaque fragment est méthodiquement décrit et reproduit en photographie et au trait. On saluera ici la maîtrise de l'auteur dans la parfaite exécution de ses dessins. Pour les fragments de la paire d'obélisques et ceux du podium de Sethi Ier (19^e dynastie, env. 1291-1279 av. J.-C.), les tableaux figurés sont analysés et toutes les inscriptions sont citées en translittération et traduites, justifiées par des appareils critiques, tant grammaticaux que paléographiques. Le contenu de ces inscriptions légende les protagonistes des scènes sculptées et les textes des obélisques livrent la titulature complète du souverain accompagnée des épithètes d'une propagande royale, connue par les travaux de N. Grimal.

On observera ici la dispersion des fragments de ce podium, dont un élément, toujours immergé (inv.QB 2431) est rapproché d'un fragment d'angle, exposé à Kôm el-Dikka (inv. KD 12) et vient complété par un bloc des fondations de la colonne de Dioclétien, en Alexandrie, dite « colonne de Pompée » ! Le rapprochement est validé par la pierre, la forme des blocs, leurs dimensions et leurs décors. Le roi Sethi Ier est représenté agenouillé sur une natte, le torse incliné pour présenter deux aiguilles et le contenu eulogique de l'inscription confirme le rapprochement de ce bloc avec les fragments issus des fouilles.

La cohérence de cet ensemble est enfin rapprochée d'un bloc de quartzite, conservé au Brooklyn Museum (acc. 49.183), qui représente l'infrastructure d'une maquette d'architecte destinée à la construction d'un temple, dont le commanditaire était Sethi Ier ! Les inscriptions et l'iconographie de ce bloc sont très proches de l'ensemble alexandrin et en autorisent donc une bonne vision dans l'espace, suivant la restitution autrefois proposée par A. Badawy. De surcroît, la provenance de cette maquette, découverte à Tell el-Yahudiya, milite, par sa proximité géographique, en faveur d'un édifice bâti dans la région d'Héliopolis.

Le deuxième ensemble (p.61-87) concerne les fragments d'une paire d'obélisques également inscrite au nom de Sethi Ier. Les blocs (inv. KD 20 et 21) se trouvent au musée de Kôm el-Dikka et leur examen révèle des dimensions compatibles, à l'instar de leurs contenus textuels inscrits dans un module semblable. De plus, l'origine géologique commune de ces fragments a été établie par l'analyse de Assem Bahnasy (p.82-88) qui a distingué, dans ces roches des profondeurs, une tonalite (ou granodiorite) pour le bloc KD 20 et une plutonique, de type syénite (ou granit rose) pour KD 21 ; soit, des pierres provenant de la région d'Assouan.

Le premier fragment (KD 20) avait sa place au bas d'un fût d'obélisque, compte tenu de la séquence conservée de son inscription ; tandis que le second (KD 21) occupait le sommet d'un tel monument, comme l'indique son décor sculpté au-dessus de la titulature du roi. Chacun des quatre tableaux préservés représente le souverain figuré en sphinx, faisant offrande à Atoum-Khepri, illustration du soleil matinal et à Atoum, démiurge héliopolitain et manifestation de l'astre vespéral. Suivant la grammaire du temple, la position des tableaux a sans doute déterminé, comme le propose l'auteur, l'emplacement et l'orientation de l'obélisque à l'entrée de l'édifice. Les blocs examinés ne représentent qu'une petite partie des monuments auxquels ils appartenaient. Toutefois, la mesure des pentes et arêtes de ces blocs et la comparaison des vestiges de titulatures conservées avec celles de

monuments complets permettent de proposer une hauteur probable de ces obélisques de l'ordre de 8,90 à 8,95 m.

L'élément architectonique suivant est un bloc d'angle de corniche en granit (p.89-96), issu d'un monument de Ramsès II, récupéré d'un édifice plus ancien, probablement de Thoutmosis Ier, d'après les traces de l'inscription du prénom de ce roi, Aa[khéperka]rê (18^e dynastie, env. 1493-1483 av. J.-C.). L'interprétation de cette pièce de « puzzle » conduit à deux hypothèses suivant lesquelles ce bloc provenait, soit d'un auvent adossé à un bâtiment, soit d'un socle plein, dans lequel le nom de Thoutmosis aurait été masqué.

Viennent ensuite (p.97-106), deux fragments d'architraves en granit rose, provenant d'un monument du roi Apriès (26^e dynastie, 589-570 av. J.-C.). L'un des éléments est exposé (KD 18), tandis que le second est demeuré immergé (QB 1229). Ces blocs ont été partiellement débités ; néanmoins, leur façade conserve une bande inscrite au nom personnel du roi Ouâhibrê avec une épithète caractéristique de la titulature du pharaon Apriès. Or, des fragments de piliers, inscrits au nom de ce souverain, ont également été découverts dans le port Est et publiés par J. Yoyotte qui les avait déjà associés à un édifice héliopolitain. Une esquisse de restitution architecturale pour l'ensemble de ces fragments suggère, aujourd'hui, que ces architraves reposaient sur des piliers dans une cour péristyle.

L'ensemble suivant, une série de sept fragments de colonnes papyriformes à chapiteaux fermés, est présenté par K. Machinek, incluant une analyse et une datation des inscriptions rédigées par G. Soukiassian (p.107-158). Les fragments, en granit rose, ont appartenu à un seul complexe architectural, comme le confirment leurs dimensions, d'une hauteur totale de 6,30 m, et leur style, composé d'un faisceau de huit tiges de papyrus, bombé à son pied, avec un fût graduellement diminué et ligaturé sous le chapiteau formé de boutons de papyrus fermés. L'examen de ces fragments montre que le nombre des colonnes s'élevait à quatre, compte tenu des découpes observées et des éléments jointifs. Cinq de ces fragments ont conservé des traces d'inscriptions : QB 1254 et 2176 portent les cartouches de Ramsès II et de Ramsès IV ; toutefois, il a été relevé que ces mentions ont été gravées sur des colonnes antérieures au Nouvel Empire. Les critères de matière, de forme et de décor rapprochent ces fragments du Moyen Empire, particulièrement de la 12^e dynastie (env. 1991-1785 av. J.-C.). On notera enfin que ces colonnes portent les traces de cinq phases d'usages successifs : après leur fonction de supports de couvrement au Moyen Empire et plus tard sous Ramsès II, puis Ramsès IV, un fragment a été marqué d'une croix à l'époque byzantine, suivi d'un débitage inachevé en vue d'un remploi et finalement d'un dépôt pour consolider le littoral à l'époque médiévale. Le chapitre est complété par deux listes, l'une des sites alexandrins qui ont livré des colonnes papyriformes et l'autre qui rassemble des monuments de comparaison classés chronologiquement.

La suite de ce *Catalogue* (p.159-161) présente un bloc de quartzite inscrit (QB 1651), porteur d'un segment de titulature royale, dont la composition, éloignée de la séquence traditionnelle, suggère une datation proche de la 26^e dynastie. Enfin, le fruit observé en façade du bloc suppose son appartenance à une chapelle ou à un autel.

Cette série se poursuit (p.163-171) avec un ensemble de blocs exposés à Kôm el-Dikka (KD 22-25) ayant en commun le granit rose et leurs dimensions. KD 22 est décoré d'un relief montrant la partie supérieure d'une image du dieu Ptah ; tandis que KD 23 et 24 illustrent les effigies d'un roi marchant et d'un souverain présentant une offrande. Complètes, ces figures devaient conserver des

pharaons en grandeur nature. KD 25, enfin, garde sur trois colonnes de texte une partie de la titulature de Ramsès II. Or, si les blocs KD 22-24 ont probablement décoré une porte de temple ; en revanche, KD 25 ne leur paraît pas obligatoirement associé.

Pareillement, deux fragments de soubassements (QB 514 et 5274), en granit rose, décorés de processions de figures d'abondance (p.172-174) devaient prendre place au bas de parois d'édifices cultuels, en l'occurrence, vraisemblablement une chapelle, d'après les dimensions réduites des tableaux. Pour ces blocs, les bas-reliefs sont trop érodés pour envisager une proposition de datation.

Dans ce registre s'inscrit encore un fragment de *naos* (QB 6202), en granit rose (p.175-181). L'élément appartenait à un angle arrière du monument, bien marqué par la présence de son tore conservé. La paroi extérieure contient un tableau de l'accueil d'un roi par la déesse Anoukis qui lui dispense ses bienfaits en échange de la dévotion du souverain. La paroi latérale, mal conservée, laisse deviner une image de la déesse, légendée par son habituelle épithète de « maîtresse de Sehel ». Les mesures du fragment autorisent, sur la base des *naoi* connus, une estimation des dimensions générales de l'ordre de 2,50 m de côté pour une hauteur d'environ 3,0 m. La datation du monument ne paraît pas postérieure à la 19^e dynastie.

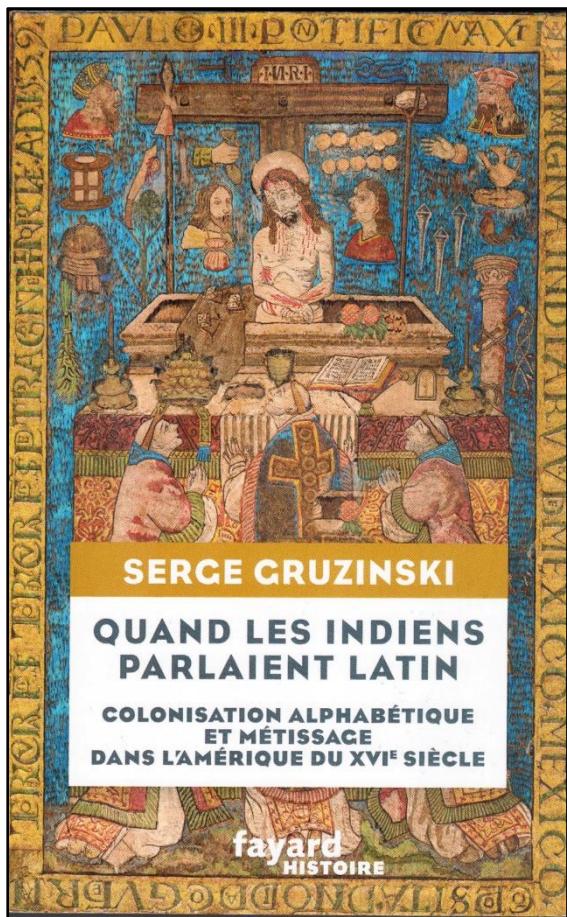
La dernière partie du volume réunit la publication de neuf sphinx, fragmentaires ou complets, exposés au musée de Kôm el-Dikka (p.182-220). Le sphinx KD 8, sculpté dans un granodiorite est presque complètement préservé ; toutefois, les vestiges de l'inscription de son socle ne permettent pas d'identification. Sa datation a été située à la 18^e dynastie. KD 9, en quartzite, est mal conservé. Cependant, ce monument inscrit au nom de Sésostris III a été remployé sous la 19^e dynastie, par le roi Merenptah. De même, KD 10, en grauwacke, réalisé durant le règne d'Amenhotep III (18^e dynastie) a été usurpé par Ramsès II. Les sphinx KD 14 ; 15 et 19, en granodiorite, de l'époque de Ramsès II, appartiennent à une catégorie typique de la 19^e dynastie qui a produit des sphinx à bras humains présentant une offrande. KD 16, en granit rose, est acéphale et ne comporte aucun détail typologique de datation. Cependant, la minceur du corps de l'animal paraît exclure le Moyen Empire. A l'inverse, KD 17, en granit rose, dont la longueur restituée atteint 3,10 m possède un corps massif qui évoque le Moyen ou le Nouvel Empire. Enfin, le sphinx KD 26, en quartzite, est quasiment complet, grâce à sa tête replacée sur le corps du lion, bien conservé, particulièrement dans le traitement de sa musculature. Le poitrail et le socle sont inscrits aux noms de Psammétique II (26^e dynastie, 595-589 av. J.-C.) et font l'objet d'un commentaire nourri. Un rapprochement de ce monument avec un exemplaire semblable conservé au musée gréco-romain d'Alexandrie (inv. 11273) permet de supposer que ces deux sphinx ont appartenu à un ensemble monumental probablement héliopolitain.

Pour clore le volume, une *Annexe* (p.221-223) dénombre, parmi les fragments examinés, les noms invariables de Sethi Ier et recense les variantes de sa titulature officielle qui véhiculent une phraséologie propagandiste, notamment inscrite sur les obélisques dressés à l'entrée des temples.

Des *Abréviations* et une *Bibliographie* complètent ce très beau livre qui vient à son heure.

La compétence, la précision, la prudence et le caractère exhaustif de cette publication archéologique et épigraphique en font aujourd'hui un ouvrage de référence sur l'Alexandrie des origines. L'érudition sans faille de son auteur lui a d'ailleurs valu la reconnaissance de notre Compagnie qui lui avait décerné en 2016 le prestigieux prix de la Fondation Jean et Marie-Françoise Leclant pour son programme d'étude de ces *aegyptiaca*, désormais accessibles à tous ».

Hommage de M. Dominique MICHELET



M. Serge Gruzinski, *Quand les Indiens parlaient latin. Colonisation alphabétique et métissage dans l'Amérique du XVI^e siècle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, *Fayard Histoire*, 2023.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, Serge Gruzinski, l'ouvrage *Quand les Indiens parlaient latin. Colonisation alphabétique et métissage dans l'Amérique du XVI^e siècle*, publié par la Librairie Arthème Fayard, coll. « Fayard Histoire », Paris, octobre 2023 (320 pages, figures n. & b. dans le texte, en couleurs dans les seconde et troisième de couverture, notes, bibliographie).

Historien majeur du premier siècle de la colonisation de ce qui allait s'appeler « Nouvelle Espagne », Serge Gruzinski¹ offre, avec ce nouveau livre, une passionnante analyse, aussi érudite qu'agréable à lire, d'un sujet encore largement nouveau dans son œuvre et que délimite le beau titre du volume

accompagné de son sous-titre. L'idée centrale avancée et défendue au fil des pages est en effet qu'au-delà des faits militaires, la conquête de cette partie du Nouveau Monde fut l'affaire de l'imposition d'une écriture alphabétique², celle de la langue la plus à même de servir de *lingua franca* entre les premiers missionnaires d'origine flamande, les Espagnols et les différentes populations indiennes aux langues multiples, c'est-à-dire le latin ; il faut pourtant préciser que la « déferlante alphabétique » telle qu'elle est décrite et analysée n'a eu au départ pour enjeu que l'évangélisation des Indiens. Et ce n'est pas pour une autre raison, me semble-t-il, que le texte s'ouvre par une évocation de la *Psalmodia christiana*, publiée à Mexico en 1583, officiellement sous la seule signature de l'immense franciscain Bernardino de Sahagún. Les deux derniers chapitres du volume y reviennent pour montrer que ce monument livresque fut indubitablement métis et constitua en réalité une véritable création partagée, dans laquelle, aux côtés du missionnaire, ses collaborateurs indiens adaptèrent le discours chrétien à l'auditoire indigène. Ce qu'il faut aussi souligner tout de suite, comme le fait précisément Gruzinski, c'est que la *Psalmodia*, composée d'un catéchisme abrégé suivi de 54 psaumes accompagnés de 54 images — qui s'écartent d'ailleurs sensiblement des psaumes bibliques — parut, commentaires compris, en náhuatl, la langue des anciens maîtres du Mexique central. Or la publication d'un texte religieux en langue indienne à cette époque est évidemment déconcertante dans le contexte de la

¹. Son exploration magistrale du domaine, ponctuée de plus de douze ouvrages, lui avait valu, dès 2015, le premier prix international de l'histoire au 22^e congrès international des sciences historiques (ICHS) de Jinan (Chine).

². et donc bien différente de celles mises au point par les populations précolombiennes, les Mayas notamment.

Contre-Réforme et au moment même où Rome interdisait la publication du Nouveau Testament en espagnol ! Cet aspect-là des choses, justement relevé par Gruzinski, ouvre, avec plusieurs autres, la voie à une lecture de son ouvrage sous l'angle d'une reconstitution pénétrante des pratiques évangélisatrices et d'une compréhension possible des succès de l'action missionnaire.

La deuxième partie du volume, « Apprendre à lire, à écrire et à chanter », fait d'abord découvrir les premiers maîtres de l'apprentissage : des frères franciscains formés, et c'était important, à la spiritualité de la *Devotio moderna*, aux pratiques des Frères de la vie commune et même à la pensée d'Érasme. Le contexte de la transmission allait être celui d'écoles spécialisées, à Texcoco d'abord, à Mexico ensuite : plutôt réservées aux fils des élites mais pas exclusivement, elles accueillaient leurs élèves en internats selon un modèle assez peu différent de celui des anciens établissements préhispaniques locaux (*calmecac*), eux-mêmes tenus par des religieux – plus durs avec leurs élèves, semble-t-il, que les nouveaux venus. La première méthode d'apprentissage de la langue qui, après débats, avait été retenue comme commune entre tous, le latin donc, fit appel à la mémoire visuelle et auditive : on répétait et on copiait initialement sans comprendre, mais ces prémisses de la lecture et de l'écriture, comme le remarque encore Gruzinski, étaient circonscrites au domaine religieux et mises au service de la conversion.

La vaste culture musicale de l'auteur et l'attention précoce qu'il prêta à ce domaine dans le cadre historique qui est le sien comme historien lui ont permis très tôt de mesurer l'importance de la musique, et aussi de la danse, dans l'adhésion des populations autochtones aux rites nouveaux, ce dont les franciscains avaient été eux-mêmes très vite conscients. On ne saurait trop insister à cet égard sur les pages lumineuses que Gruzinski consacre à la célébration du Noël de 1526, soit moins de cinq ans après la fin du siège et la conquête de la capitale mexica (p. 97 et suivantes). Pour lui, l'enthousiasme suscité par la cérémonie, malgré les ambiguïtés qu'elle comportait pour les uns comme pour les autres, pourrait être considéré comme le début d'une « évangélisation des masses ».

La troisième section du livre, « Le latin, pour quoi faire ? », est consacrée au contenu de l'enseignement du latin et à l'instauration d'un véritable programme universitaire, promu notamment par le premier vice-roi de la Nouvelle Espagne, Antonio de Mendoza, dès 1535. À côté de la langue et de sa grammaire sont enseignées principalement la rhétorique, la philosophie et la logique, sans oublier la théologie que les nouveaux enseignés devaient dominer suffisamment pour pouvoir ensuite traduire les Saintes Écritures dans leurs différentes langues indiennes.

La quatrième partie, « Novi homines », propose un large examen de cette humanité nouvelle, transformée, que la colonisation et la christianisation ont créée et mise en place. L'enquête débute par les biographies de trois personnages fort distincts entre eux, mais parfaitement représentatifs du monde nouveau de ce premier siècle de la Colonie. Carlos Ometochtzin, un des fils du dernier roi préhispanique de Texcoco, fut certainement confié tôt aux franciscains et il participa même à des campagnes d'enseignement du catéchisme. Mais, selon les dénonciations dont il fit l'objet, en particulier de la part de membres de sa famille, il aurait par la suite développé défiance, voire hostilité vis-à-vis du christianisme et s'en serait même pris à la domination étrangère, ce qui le conduisit au bûcher. Tout autre fut Pablo Nazareo, ancien cacique indien qui parvint à occuper le poste de recteur du collège de Tlatelolco, par lequel il était passé. Il dénonça plus tard certains éléments du système colonial et déplora son propre sort, n'hésitant pas, pour s'en plaindre, à écrire à Philippe II, et en latin. Quant à Antonio Valeriano, lui aussi excellent latiniste et bon connaisseur de la religion chrétienne, il

fut commanditaire du tableau de plumes de la messe de saint Grégoire destiné au pape Paul III (reproduit en première de couverture) et se montra un collaborateur privilégié de Sahagún avant d'occuper des charges politiques, en particulier celle de gouverneur de Tenochtitlan. Au-delà de ces portraits, contrastés et qui mettent à mal toute vision schématique du monde colonial naissant, un gros chapitre parcourt avec bonheur certaines des réalisations de ces *novi homines* en termes de textes et d'images. L'évocation du décor mural de l'église de Tecamachalco (État de Puebla), réalisé dans les années 1560 et que Gruzinski connaît à la perfection, donne au volume quelques-unes de ses meilleures pages (pp. 175-177) : « ... la rencontre de l'indigène et de l'european s'y joue. »

Dans le dernier chapitre de cette quatrième partie, Serge Gruzinski tente de dresser un bilan des impulsions, résonances et coups de boutoir imposés au monde autochtone mexica par la « globalité ibérique », laquelle combine volonté politique de type impérial et vocation (ou revendication) chrétienne à l'universalisme. C'est aussi là que l'auteur cherche à évaluer avec soin, prudence et même scepticisme — de fait, c'est une tâche difficile — ce que la Colonie a conservé de la mémoire indigène, très particulièrement du côté religieux. Cela avant de s'interroger sur la « nature profonde de l'humanisme européen exporté de l'autre côté de l'océan : épanouissement ou domination de l'être humain ? ».

La dernière partie, enfin, de l'ouvrage nous ramène à la *Psalmodia* : aboutissement d'un peu plus de cinquante ans de colonisation initiale alphabétique, certes, mais aussi et peut-être plus encore fruit de ce qu'il faut bien reconnaître comme une christianisation indianisée. Les dernières pages du livre illustrent cela magnifiquement.

Un grand livre donc pour repenser, inextricablement liées, la colonisation et l'évangélisation primordiales de cette partie du Nouveau Monde. »

Hommages de M. Dominique Briquel, correspondant de l'Académie



Emmanuel Dupratz, *Aufbau und Komponenten der umbrischen Ritual-beschreibungen : die Iguvinischen Tafeln II, III und IV* (Hambourg, Buske Verlag, Jenaer Forschungen zur historischen Sprachwissenschaft, 19, 2022).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de son auteur l'ouvrage *Aufbau und Komponenten der umbrischen Ritual-beschreibungen : die Iguvinischen Tafeln II, III und IV*, collection Jenaer Forschungen zur historischen Sprachwissenschaft, vol. 19, Hambourg, Buske Verlag, 2022, 822 pages.

Ce gros ouvrage a été rédigé en allemand. Il n'en est pas moins l'œuvre d'un jeune savant français, Emmanuel Dupraz, qui enseigne à la fois à Bruxelles comme professeur à l'Université libre et à Paris comme directeur d'études à l'École pratique des hautes études, dans la Section des sciences historiques et

philologiques. Le choix de l'allemand résulte uniquement de ce que cette étude a été initiée en Allemagne, alors que son auteur bénéficiait d'une bourse de la fondation Alexander von Humboldt. Un point particulier de ses recherches sur les Tables eugubines a d'ailleurs été présenté par E. Dupraz dans notre langue à l'Académie le 24 mars dernier lorsqu'il a donné lecture, sous le patronage de John Scheid, de sa communication « Le règlement Va 14-VIb 7 des Tables eugubines et la tradition juridique ombrienne ».

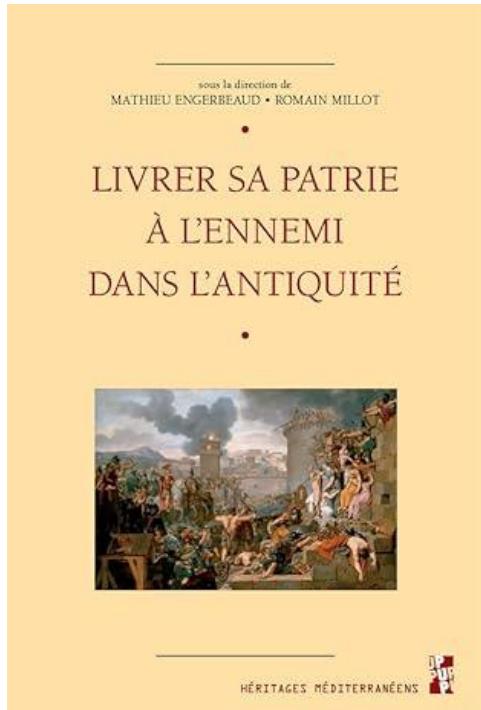
La parution de cet ouvrage comme la communication de son auteur lors de la séance du 24 mars viennent en quelque sorte manifester la reprise dans notre pays des travaux sur les sept tables de bronze découvertes en 1444 à Gubbio, l'antique Iguvium, qui portent inscrits de longs textes rituels rédigés dans la langue locale, l'ombrien. Dans le passé, la France joua un rôle de pointe dans les travaux portant sur ces documents capitaux pour notre connaissance des langues italiques : il faut saluer comme il le mérite l'ouvrage de Michel Bréal *Les Tables eugubines, texte, traduction et commentaire*, paru à Paris en 1875, qui marqua une étape dans leur étude. Mais les travaux les plus importants furent ensuite l'œuvre de savants d'autres pays : nous rappellerons en particulier l'édition, avec traduction anglaise et commentaire, qui en fut donnée en 1959 à Baltimore par J. W. Poultney, *The Bronze Tables of Iguvium*, et, pour l'Italie, les ouvrages que G. Devoto leur consacra, avec leurs rééditions successives (*Tabulae Iguvinae*, Rome, 1937, 1940, 1962, en latin, et *Le Tavole di Gubbio*, 1948, 1974, en italien), de même que, plus récemment, *Le Tavole Iguvine* de A. L. Prosdocimi, dont le premier volume parut à Florence en 1984 et le second en 2015. Si Alfred Ernout publia en 1961, chez Klincksieck, *Le Dialecte ombrien*, ce ne fut, comme l'indique le sous-titre, qu'un *Lexique du vocabulaire des "Tables Eugubines" et des inscriptions*, avec un rendement en latin du texte ombrien et une liste des mots, classés selon le degré de certitude de leur sens, et non une véritable étude du contenu du texte. Et Michel Lejeune, dans les travaux considérables qu'il consacra – entre autres – aux

langues italiques, ne s'attacha guère aux Tables de Gubbio : on peut juste signaler deux de ses *Notes de linguistique italique*, parues dans la *Revue des Études Latines* de 1968, où il se pencha sur deux expressions attestées dans ces documents. Il est donc heureux que E. Dupraz étudie ces sources essentielles non seulement pour notre connaissance des langues italiques mais aussi pour celles de la religion de l'Italie ancienne – puisque, pour la période républicaine à laquelle appartiennent les Tables, la documentation romaine ne nous offre aucun équivalent.

L'étude de E. Dupraz ne porte que sur trois de ces sept documents, les tables II, III et IV. Elle ne porte donc pas sur les tables I, VI et VII, sans doute les plus connues, dans lesquelles sont exposées, sous deux formes différentes, une plus ancienne, plus brève, et une plus récente, davantage développée et écrite en caractères latins et non plus en écriture ombrienne, les cérémonies de purification de la cité d'Iguvium, avec les sacrifices offerts, devant trois de ses portes, à la triade des dieux *Grabovii*, Jupiter, Mars, Vofionus, dans laquelle G. Dumézil a reconnu l'équivalent ombrien de la triade précapitoline à Rome Jupiter, Mars, Quirinus. Son étude ne traite pas non plus de la table V, consacrée à des points de règlement interne de la confrérie des *Atiedii*, mais elle se concentre sur les trois tables II, III, IV, où est abordée une série de cérémonies. Ce sont sans doute celles dont l'interprétation est la plus problématique ; C. D. Buck disait à leur sujet, dans sa *Grammar of Oscan and Umbrian*, ouvrage qui remonte à 1928 et même à 1904 pour sa première édition, qu'elles étaient les plus difficiles, ne serait-ce que par la diversité des rites qu'elle décrivent : dans la table II, sont exposés les rites prescrits en cas de faute dans la prononciation d'une prière, puis la cérémonie en l'honneur du dieu *Hondus Jovius*, la fête décuriale de *Semo*, l'offrande d'un taureau à *Jupiter Sancius* ; suit l'énoncé, dans la table III, de sacrifices à *Jupiter* et *Pomonus Poplicus*, dans la table IV, de rites en l'honneur de *Pomonus Poplicus*, ainsi que de *Vesona*, *Hule* et *Turse*.

L'ouvrage s'adresse à des spécialistes et ceux-ci y trouveront, exposées et discutées à fond, dans leur formulation textuelle comme dans ce qu'on peut penser de leur signification, les différentes cérémonies auxquelles devaient se livrer les frères *Atiedii* – avec, après les nécessaires précisions sur l'écriture du texte (ch. 1), des considérations sur le style de la description des rites (ch. 2), des études spécifiques sur la reprise d'un rituel après une première mise en œuvre qui aurait échoué (ch. 3), sur la fête des *Huntia*, liée au dieu *Hondus* (ch. 4), sur celle des décuries qui tourne autour de la figure d'un dieu comparable au *Semo Sancus* latin (ch. 5), sur les cérémonies décrites dans les tables III et IV que l'auteur comprend comme relevant d'une fête du Nouvel An (ch. 6), et des considérations finales sur le déroulement du rituel en milieu ombrien (ch. 7). Il n'y a pas lieu d'entrer dans le détail de l'exposé, et de souligner avec quelle minutie et quelle acribie l'auteur analyse l'ensemble des données, en tenant compte des développements les plus récents de la recherche. Nous noterons seulement que, dans les pages denses et suggestives du ch. 6 où il s'inscrit dans la ligne de l'étude de Michael Weiss parue en 2010, *Language and Ritual in Sabellic Italy. The Ritual Complex of the Third and Fourth Tabulae Iguvinae*, il envisage les cérémonies décrites dans les tables III et IV comme relevant d'un rituel du Nouvel An, et non plus comme une juxtaposition de rites divers auxquels nulle fonction particulière ne devrait être attribuée. Dans cette perspective il devient possible d'attribuer une signification moins banale à l'allumage du feu, accompagné de prières, voire à l'« appel » solennel (qui rappelle le sens originel des *Kalendes*, dont le nom est formé sur le verbe *calare*, appeler) qui sont évoqués dans ces tables, et de s'appuyer sur les propositions récentes d'interprétation de théonymes comme *Poplicus*, qui ne serait pas à mettre en rapport avec *populus*, mais fondé, selon une explication que déjà A. L. Prosdocimi avait envisagée, sur une base du type **kʷekʷl-* et donc impliquerait la notion de cycle (annuel), ou *Vesuna*, où on aurait le nom de l'année, **wetos*.

Ces documents exceptionnels conservent certes encore une grande part d'obscurité et les discussions entre spécialistes sont assurément loin d'être closes. Mais il est heureux qu'un siècle et demi après la parution de l'ouvrage de M. Bréal, la recherche française, comme le prouve le savant livre de E. Dupraz, ait toute sa place dans le débat. »



Livrer sa patrie à l'ennemi dans l'Antiquité, Matthieu Engerbeaud et Romain Millot (dir.) (Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, Héritages méditerranéens, 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de ses directeurs scientifiques l'ouvrage collectif intitulé *Livrer sa patrie à l'ennemi dans l'Antiquité*, collection Héritages méditerranéens, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2023, 344 pages.

Mathieu Engerbeaud et Romain Millot font partie des jeunes chercheurs en histoire romaine qui ont entrepris d'explorer des champs de recherche ne s'inscrivant pas dans la ligne de l'histoire traditionnelle et en explorent les aspects moins reluisants, assez éloignés de l'image de l'*Vrbs* à laquelle ses vertus avaient permis de devenir maîtresse de l'*oikoumenè* que véhiculait l'historiographie. M. Engerbeaud s'est fait connaître par deux études remarquées, l'une, *Rome devant la défaite* (753-264 av. J.-C.), qui met en relief les stratégies de contournement des moments où les armes romaines ont connu des revers, parfois cuisants, l'autre, *Les premières guerres de Rome* (753-290 av. J.-C.), qui montre le caractère construit de l'idée d'une vocation à l'hégémonie, et d'abord à l'égard de ses proches voisins, qui aurait présidé à la politique de l'*Vrbs* dès les origines. De son côté, R. Millot s'est attaché, dans sa thèse soutenue il y a trois ans sous la direction de Mme Sylvie Pittia, à analyser les nombreux épisodes de complots – réels ou imaginaires, l'Antiquité n'a pas été exempte de la manie du complotisme – qui ont marqué les premiers siècles de la vie de Rome, dont l'affaire des Bacchanales et la conjuration de Catilina ne sont que les exemples les plus célèbres. Ils ont réuni leurs efforts pour organiser deux rencontres scientifiques qui se sont tenues à Aix-en-Provence en mai 2019 et avril 2021 autour du thème *Livrer sa patrie à l'ennemi dans l'Antiquité* et dont les Actes viennent de paraître.

Dans cet ouvrage, comme dans la ligne de leurs travaux précédents, M. Engerbeaud et D. Millot, ainsi que les jeunes chercheurs auxquels ils ont fait appel, se sont attachés à un type de comportement qui pouvait apparaître parmi les plus scandaleux qui soient de la part de membres d'une communauté civique : trahir sa cité pour la livrer à l'ennemi. Le traître, dans la vision qu'on s'en faisait dans l'Antiquité et dont Kévin Blary étudie les fondements dans sa communication, était un individu dont l'âme était malade et qui sacrifiait les valeurs vers lesquelles une saine nature, portée vers le bien, se devait de tendre. Il est inutile de rappeler quelle ignominie s'attachait au déni de l'appartenance à

un même ensemble qu’était la trahison, et dans ces pages Amarande Laffon a beau jeu de souligner *a contrario* la place dans la littérature des exemples d’héroïsme donnés par les habitants d’Abydos, de Gaza, ou les Acarnaniens et les Phocidiens qui avaient préféré périr plutôt que de céder à leurs adversaires, entraînant le cas échéant dans leur mort vieillards, femmes et enfants. Bien entendu le *topos* de la trahison scandaleuse de sa patrie pouvait servir à masquer la réalité de choix politiques opérés par les habitants d’une cité, ou certains d’entre eux, qui les avaient amenés à des renversements d’alliance : Jérémy Clément s’attache au cas d’Olynthe, dont l’aristocratie, disait-on, s’était laissée corrompre par l’or de Philippe pour se ranger dans le camp des ennemis d’Athènes, alors que cette volte-face politique résulte d’un choix tout à fait explicable, s’ancrant dans une longue tradition de méfiance vis-à-vis des menées athéniennes de l’aristocratie locale. Pour sa part, Sophie Hulot évoque la figure d’un allié italien de Rome au cours de la deuxième guerre punique, L. Bantius de Nola, que les sources nous présentent comme prêt à livrer sa cité à Hannibal au lendemain de Cannes, à l’instar de bien d’autres Italiens, tels Pacuvius Calavius à Capoue, mais que Marcellus aurait su remettre dans le droit chemin de l’alliance romaine : en plaquant sur le personnage l’image classique du traître qui se laisse corrompre, l’annalistique oublie le ressentiment fondé que Bantius, qui s’était signalé par son courage à Cannes, avait dû ressentir envers l’*Vrbs* qui avait infligé un traitement infamant aux membres des *legiones Cannenses* quand bien même ils s’étaient comportés héroïquement dans l’adversité, ce qui avait été son cas. Bien sûr les partis-pris politiques avaient leur place dans l’accusation de trahison : R. Millot le rappelle à propos de la figure centrale dans le déclenchement de la guerre sociale, mais qui reste très difficile à cerner, du tribun Marcus Drusus ; si le fait qu’il reçut un serment de la part des Italiens qui appuyaient ses propositions, il paraît douteux que ce fût la trame d’une conspiration destinée à saper les fondements de la *res publica*, à l’instar de celle qu’allait bientôt fomenter Catilina, ainsi que ses adversaires l’ont soutenu.

Analyser les faits en termes de *prodosis*, sans autre nuance, résulte souvent d’une simplification abusive des données historiques, d’autant plus que des évolutions dans la perception de la trahison ont pu se faire sentir. Michaël Girardin nous rappelle cette dimension diachronique à propos d’un exemple, qui nous emmène il est vrai en dehors du monde grec ou latin : celui des nombreuses capitulations ou conquêtes successives de Jérusalem, dont le judaïsme n’est arrivé que très progressivement à estimer qu’elles étaient attentatoires à la majesté du Dieu qui résidait en son temple, alors que pendant longtemps elles n’avaient été perçues que comme des arrangements politiques qui pouvaient être tolérés. C’est même au niveau d’un individu, et des circonstances différentes dans lesquelles il est amené à agir, et le cas échéant à adopter des positions opposées à celles qui avaient été les siennes auparavant, que la perspective diachronique peut se faire sentir – et un individu se voir accuser de trahison. Marie Darnerin étudie le cas de Théramène, figure contestée pour les attitudes contrastées qu’il adopta successivement dans le difficile processus de sortie de hostilités que représentèrent pour Athènes les années agitées qui suivirent la fin de la guerre du Péloponnèse. C’est aussi de cette manière qu’on peut juger les innombrables « trahisons » dont se rendirent coupables, aux yeux de ceux qui estimaient qu’ils avaient trahi leur camp, les *nobiles* qui passèrent d’un parti à l’autre au cours des guerres civiles de la fin de la République : étudiant le cas de rescapés patriciens des proscriptions de 43, Cyrielle Landrea souligne qu’ils trouvaient – ou prétendaient trouver – une justification de leurs fidélités changeantes dans le fait qu’ils restaient au moins fidèles à un idéal de la *res publica* qui devait s’adapter à de nouvelles règles dans les vicissitudes du temps – et que les héritiers des grandes familles qui avaient bâti l’histoire de Rome qu’ils étaient affirmaient être à même de discerner mieux que d’autres en ces temps troublés.

La condamnation morale de la trahison n'empêchait évidemment pas que l'Antiquité en offrît maint exemple, et que les chefs de guerre ne se privassent pas d'y avoir recours. Simon Cahanier souligne le contraste entre l'avis, inévitablement négatif, d'un moraliste comme Valère Maxime dans les *exempla* qu'il en donne dans ses *Dits et faits mémorables* et la présentation qu'on en trouve chez des auteurs de *stratagemata* comme Frontin et Polyen : ces derniers en fournissent une liste où ils apparaissent, au même titre que d'autres et sans exprimer la moindre réprobation, parmi les procédés que le général a sa disposition pour parvenir à ses fins (ou à l'inverse dont il doit se prémunir pour ne pas en être victime). L'histoire est en effet pleine de cas de trahisons et qui se penchait sur le passé des cités ne pouvait manquer de se poser la question. Il était certes possible de la relativiser, en attribuant la trahison à une prédisposition ethnographique et en taxer des peuples barbares, comme s'il se fût agi d'un trait de nature : chez Polybe, remarque Paul Ernst, pour les 29 cas attestés, la livraison des cités à l'ennemi, quand ce n'est pas l'effet d'une *stasis* interne, est souvent due à des mercenaires ibères ou surtout gaulois (11 exemples). Mais l'importance de la trahison restait patente. Ghislaine Stouder le rappelle pour la guerre de Pyrrhus ; l'historiographie a monté en épingle la grandeur d'âme des Romains, refusant les offres de trahison de son maître que leur avait faites le médecin du roi épirote ; mais elle a laissé dans l'ombre l'aspect trouble du comportement de Fabricius dans l'affaire de la *legio Campana* de Rhegium, qui semble avoir utilisé dans l'intérêt de Rome les agissements de la troupe de Decius avant de les punir de manière ostentatoire pour avoir lésé des alliés de l'*Vrbs*. La trahison faisait partie de l'histoire, et un historien comme Tite-Live était bien obligé d'en relever les occurrences dans son œuvre, y compris quand l'*Vrbs* en avait été victime, quand bien même cela heurtait le sens patriotique des Romains, les forçant à reconnaître que certains des leurs, ou de leurs alliés, avaient trahi, attentant à la valeur fondamentale de la *fides* : l'enquête minutieuse de G. Engerbeaud lui a permis de relever que, sur 54 cas de cités perdues, 11 étaient présentées comme prises à la suite d'une *proditio* – chiffre faible, vraisemblablement inférieur à la réalité (les divergences des sources montrent que l'historien padouan a parfois occulté des faits de trahison) mais qui traduit l'incapacité de l'auteur à admettre la fragilité des alliances et la versatilité des *socii* de Rome, voire la trahison de certains *ciues*, gênante pour l'idée d'une progression constante de Rome dans l'établissement de son *imperium*. Au reste ces faits de trahison sont presque toujours évoqués très rapidement, y compris lorsque Rome en était bénéficiaire, des prises de villes par de tels procédés étant évidemment moins glorieuses que celles de cités emportées de haute lutte.

On sent donc une gêne chez les Anciens pour aborder le sujet de la trahison, qui minimise certainement la réalité des cas et les dénature en les ramenant à leur seule dimension morale, n'y voyant que l'agissement d'individus se laissant aller à céder à leurs mauvais penchants. Mais, comme le soulignent bien les éditeurs du volume dans leur conclusion, cette simplification tendancieuse de la complexité des facteurs qui ont pu jouer pour aboutir à de tels agissements, était sans doute nécessaire pour des auteurs pour qui l'essentiel était de promouvoir la cohésion de la cité, quitte à ce que certains de ses membres apparaissent comme des brebis galeuses, qu'il était nécessaire de punir comme ils le méritaient. Il est remarquable, comme M. Engerbeaud le rappelle que l'histoire de l'*Vrbs* commence par la trahison de Tarpeia, comportement à ce point honteux pour une Romaine, et même pour tout individu, que c'est l'ennemi sabin lui-même qui lui infligea le châtiment que son acte exigeait.

La trahison n'avait encore jamais fait l'objet d'une étude à ce point approfondie, qui en explorât les aspects moraux, littéraires, historiques : on ne peut qu'être reconnaissant à M. Engerbeaud et D. Millot de nous avoir rappelé l'importance de cette facette moins glorieuse de l'histoire du monde antique. »